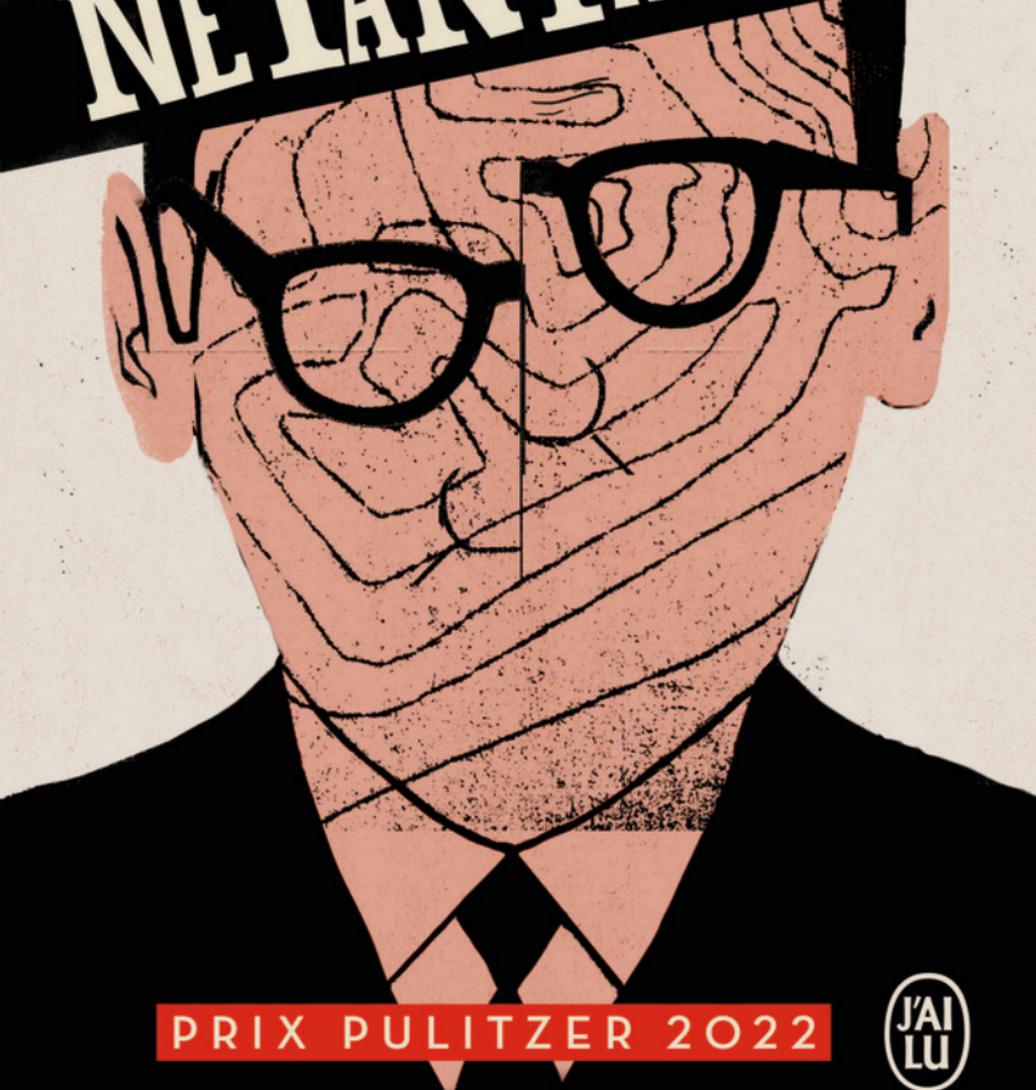


"Une petite bombe littéraire."
LIBÉRATION

LES **JOSHUA COHEN**

NÉTANYAHOU



PRIX PULITZER 2022



Les Nétanyahou

JOSHUA COHEN

Les Nétanyahou

*Ou le récit d'un épisode somme toute mineur,
voire carrément négligeable, dans l'histoire
d'une famille très célèbre*

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Stéphane Vanderhaeghe



TITRE ORIGINAL
The Netanyahus

ÉDITEUR ORIGINAL
Fitzcarraldo, 2021

© Joshua Cohen, 2021

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Harold Bloom

*Si vous n'éliminez pas la diaspora,
la diaspora vous éliminera.*

Vladimir Ze'ev JABOTINSKY,
Discours du 9 av 1938

I

Je m'appelle Ruben Blum et je suis historien, oui, c'est ça : *historien*. Quoique d'ici peu de temps, je suppose que je serai devenu moi-même *historique*. Je veux dire par là que je finirai par mourir, moi aussi, et ainsi devenir de l'histoire ancienne, au gré d'un type de transformation assez rare, traditionnellement réservé aux plus purs des savants. Les avocats meurent sans pour autant se fondre dans la loi, les médecins meurent sans pour autant se fondre dans la médecine ; or le décès des professeurs de biologie et de chimie les fait se décomposer en matière biologique et chimique, ils se minéralisent pour rejoindre la géologie, ils se disséminent dans leur propre science, aussi sûrement que les mathématiciens deviennent des statistiques. Il s'avère que c'est un processus identique qui nous touche, nous, les historiens – dans mon expérience, nous sommes d'ailleurs les seuls pour qui c'est le cas en sciences

humaines. Nous sommes les seuls à nous transformer en notre objet d'étude : nous vieillissons, nous jaunissons, nous nous flétrissons et devenons aussi fragiles que les matériaux que nous analysons, jusqu'à ce que nos vies se laissent happer par le passé et deviennent la substance même du temps. À moins que ce ne soit le Juif en moi qui parle... Les goys croient au Verbe fait Chair, mais les Juifs croient en la Chair faite Verbe – une incarnation plus naturelle, plus rationnelle en somme...

En guise de complément d'introduction, j'aimerais citer une remarque que m'adressa à l'époque le président (dont je tairai le nom) de l'Association américaine d'histoire, lorsque je fis sa rencontre au cours d'un colloque juste après la Seconde Guerre mondiale, du temps où j'étais encore étudiant : « Ah, fit-il en me serrant mollement la main, Blum vous dites ? Donc juive, votre histoire ? »

Quoique l'homme m'ait sûrement lancé cette remarque en vue de me blesser, elle ne réussit qu'à m'enchanter, et je me prends encore aujourd'hui à sourire à cette formulation. J'apprécie son flou accidentel, ainsi que la façon dont son ambiguïté peut faire office de test psychologique : « "Histoire juive" – lorsque vous entendez cela, que vous dites-vous ? Quelle image vous vient à l'esprit ? » Là où je veux en venir, c'est qu'en l'état l'adjectif est à la fois correct et erroné. Si mon histoire est bien juive, je ne suis *pas* pour autant spécialiste

de l'histoire des Juifs – en tout cas pas sur le plan professionnel.

Non, moi je suis spécialiste d'histoire américaine – du moins l'étais-je. Après un demi-siècle de professorat, j'ai récemment pris ma retraite et quitté ma chaire – créée en hommage à Andrew William Mellon – à l'université Corbin, dans la petite ville de Corbindale sise dans l'État de New York, au cœur, parfois sauvage, parfois rural, du comté de Chautauqua, à quelques encablures du lac Érié vers l'intérieur des terres, au milieu des vergers, des ruchers, des laiteries – autrement dit, et comme s'évertuent à l'appeler les New-Yorkais dédaigneux pour qui la géographie est une langue étrangère, « Upstate ». (J'ai moi-même été, jadis, l'un de ces citadins, et quoique cette vieille croyance soit fausse, selon laquelle l'enseignant en apprend toujours plus de ses élèves que l'inverse, j'ai réussi pour ma part, très tôt, à retenir une chose : ne jamais dire « Upstate » pour parler de Corbindale.) Si je me suis initialement intéressé à l'économie de l'Empire britannique dans la période coloniale pré-datant l'Amérique, ma réputation, telle qu'elle est, s'est forgée dans le champ de ce qu'on appelle aujourd'hui les études fiscales, grâce, notamment, à mes recherches sur l'histoire de l'influence qu'ont pu exercer les pratiques fiscales sur les révolutions et la politique en général. Ce qui est sûr, c'est que ce champ d'études ne m'a jamais plu ; mais

il était libre. Ou plutôt, ce champ n'existait pas jusqu'à ce que j'en fasse la découverte ; or, tel un Colomb empoté, je n'en fis la découverte que parce qu'il se trouvait là. Lorsque je suis entré dans le monde universitaire, il y avait déjà foule en Amérique, il y avait même foule, déjà, en histoire économique américaine, et il se trouve que j'ai toujours été assez doué pour les chiffres. Me pencher sur l'histoire de la fiscalité m'a fait sortir du ghetto de la catallaxie coloniale et même de l'Amérique en tant que telle, pour m'emmener dans les cités-États de l'Europe et m'introduire aux questions d'affermage féodal, à la dîme des Églises, au développement, durant l'Antiquité, des taxes et autres droits de douane, et ce jusqu'à la pierre de Rosette et même la Bible, qui en substance – ce que la plupart des gens ont tendance à oublier – ne sont dans les deux cas guère plus que des feuilles d'impôt...

Quoi d'autre d'essentiel ? J'aimerais savoir. Mais sait-on jamais ? J'avais pris l'habitude de débiter certains de mes cours en paraphrasant Mark Twain, qui lui-même paraphrasait Benjamin Franklin, qui pour sa part plagiait probablement une foultitude d'Anglais anonymes : « En ce monde, rien n'est certain à part la mort, les impôts et la date de rendu de vos devoirs... »

J'aimerais croire que ma profession m'a fait devenir plus sensible que beaucoup à l'utilisation sélective des faits et à la façon dont chaque

époque et chaque mouvance idéologique parviennent à bricoler des annales sur mesure pour répondre aux buts qu'elles se fixent, tout en flattant les conceptions qu'elles nourrissent d'elles-mêmes, et ce, depuis le fameux « Je ne sais pas mentir » de George Washington lancé après avoir attaqué à la hache le cerisier de son père, jusqu'aux cerises sur le gâteau graveleux mitonné par les films et récits télévisés revenant sur l'assassinat de Kennedy, qui tous colportent l'idée selon laquelle la mafia, la CIA, le KGB et Marilyn Monroe aient pu se retrouver pour une petite sauterie planifiée à l'abri des regards dans un box à l'arrière du 21. Ma version à moi de cette histoire-dont-vous-êtes-le-héros tient dans ma biographie universitaire, qu'on trouvera en ligne. Veuillez pardonner à un vieux monsieur son zèle explicatif, mais rendez-vous sur le site Corbin.edu, cliquez sur Liste des enseignant-e-s, puis sur Département d'histoire, et cliquez sur mon nom ; vous trouverez alors ce qui en gros est une copie de mon CV, faisant uniquement état de mes hauts faits : mes neuf prix d'Enseignant distingué de Corbin (en 1968, 1969, 1989, 1990, 1992, 1995, 1999, 2000, 2001), le prix de l'Historien de l'année décerné par l'Association américaine d'histoire (en 1993), mes diplômes *honoris causa* décernés par la London School of Economics et l'université nationale de Singapour, ainsi qu'une liste plus ou moins à jour de mes publications. Parmi

mes livres publiés encore disponibles : *Une histoire générale de l'imposition ; Taxation sans représentation, ou Une histoire de l'Amérique en 10 taxes ; Quotas d'import, subsides d'export : Voyage au cœur des obstacles non tarifaires aux échanges ; Embargo (Une histoire) ; Le prix du sang, ou L'imposition de l'esclavage ;* ainsi que *George Sewall Boutwell : Comment un abolitionniste suffragiste enfanta l'IRS.*

Entendons-nous bien : je suis fier de cette réussite, ou du moins m'a-t-on appris à dire et même à penser que j'en étais fier, principalement parce que chaque corde ajoutée à l'arc de ma réussite croissante était censée m'éloigner toujours un peu plus de mes origines – celles de ce Ruvn Yudl Blum, né en 1922 en plein Bronx, d'immigrés juifs originaires de Kiev qui m'élevèrent jusqu'à la classe moyenne. Et qui voulurent me garantir une éducation impeccable en me faisant fréquenter de bonnes écoles puis en me tançant dans leur yiddish sans vergogne dès lors que je leur apparus comme un intellectuel.

Le lendemain de l'attaque contre Pearl Harbor, j'épousai mon amour de lycée avant de rejoindre l'armée américaine, où je servis en tant qu'assistant contrôleur de gestion, puisque j'avais commencé à suivre (sur l'insistance de mes parents) un cours de comptabilité, que je me tenais mal (légère scoliose : courbure de 12 degrés), et que je possédais de prodigieuses compétences en dactylographie

(76 MPM). Je traversai la guerre sans quitter mon pays, passant la majeure partie de mon service à dactylographier des thésicules élégants et précieux traitant de la suffisance avancée chez Eliot (« La bougie fumante de la fin des temps / Décline. Sur le Rialto jadis ») et Pound (« L'usure frappe l'enfant dans le ventre de sa mère / Elle frappe le jeune homme qui fait sa cour »), que j'adressais à de petites revues de poésie, élégantes et précieuses, qui toutes me les refusèrent ; alors je préparais des chèques et versais des indemnités de déplacement entre Fort Benning et Fort Sill.

Après la guerre, j'entrai à CUNY, l'université de la ville de New York, où mon penchant naissant pour les sciences humaines, et la littérature en particulier, fut redressé à l'aide de divers moyens de pression (parentaux et pratiques) jusqu'à en faire une sorte de colonne mieux à même de soutenir une carrière consacrée aux additions. Le compromis était le suivant : la littérature, à laquelle allait ma prédilection, se transforma en histoire ; la comptabilité, à laquelle allait la prédilection de tous les autres, se transforma en économie ; quant à l'Amérique, elle demeura l'Amérique. Je restai ainsi à CUNY jusqu'à l'obtention de mon diplôme de fin d'études et, après m'être vautré misérablement dans le shéol de l'enseignement temporaire, je devins le tout premier Juif à être recruté par l'université Corbin (à l'époque, l'université Corbin n'était encore qu'une petite

faculté) – je veux dire par là que je n'étais pas seulement le premier enseignant juif à être titularisé par le département d'histoire de la faculté Corbin, mais bien le tout premier Juif à intégrer la communauté universitaire dans son ensemble, ce qui inclut aussi, pour autant que je sache, tout le corps étudiant.

Van Wyck Brooks, excellent critique désormais tombé aux oubliettes, forgea l'expression « un passé exploitable » pour parler du passé que chaque intellectuel·le américain·e « moderne », marqué·e par les troubles dissociatifs et le déracinement, devait s'inventer afin de trouver une signification à donner à son présent, et un sens à donner à son avenir. Cette expression me revenait à l'esprit à chaque fois que j'empruntais la voie rapide Van Wyck, roulant au pas depuis l'un des aéroports de la ville jusqu'à chez mes parents, tour à tour frustré et heureux du retard que je prenais ; ou, pour le dire autrement, j'avais horreur de la circulation mais j'étais heureux du délai qu'elle engendrait. Car ne m'y attendaient que des réflexions désobligeantes, des services à rendre et d'interminables reconstitutions des querelles intestines entre voisins : tu le crois ça, ce qu'elle a dit Mme Haber ? (mais non, l'autre Mme Haber enfin !), et ça, tu le crois ce qui est arrivé à Gartner ? (mais non, voyons, le Gartner qui avait déjà perdu sa femme en plus de ses problèmes de cœur, d'un enfant atteint de polio, et d'un furoncle par-dessus le

marché !); sans parler de la liste des péchés sous-évalués mais surestimés de ces indémodables boucher, boulanger et épicier du coin, des rabbins et de leurs infatigables collectes pour des œuvres caritatives – en gros, tout le poids de ce que je voyais comme « un passé inexploitable » : le passé juif, celui que j’avais fui pour me réfugier dans le monde académique païen, niché au cœur du relief vallonné de ma paisible région boisée sub-niagarienne.

En bref, pendant presque toute ma vie – jusqu’à très récemment, à vrai dire, depuis qu’une série de blessures au pied/à la jambe/à la hanche m’a contraint de troquer mobilité contre mortalité –, je ne trouvai aucune force à puiser dans mes origines et je saisisais la moindre occasion de les ignorer, lorsqu’il m’était impossible de les renier tout à fait.

Je suis venu au monde avec une peau qui, si elle n’était pas tout à fait blanche, s’épaississait à mesure que je grandissais – en pleine Grande Dépression et dans un quartier juif coincé entre ceux des Italiens et des Irlandais, il le fallait bien. Les rues se déversant dans le Grand Concourse du Bronx bruissaient d’insultes gratuites, mais contrairement à certains de mes pairs, je n’étais pas d’humeur belliqueuse. Mon éducation m’avait plutôt appris à réagir aux provocations en imitant Jésus-Christ – qu’on m’accusait régulièrement d’avoir crucifié, d’ailleurs. On me moquait, on me narguait, et moi je tendais systématiquement

l'autre joue, nourrissant tout à la fois l'espoir que tout irait bien et la crainte du pire, nourrissant surtout l'idée que, quand bien même la vie était pleine d'embrouilles, on ne gagnait jamais rien à se plaindre, aucune consolation ni aucune revanche, pas même une once de dignité. Seule famille juive habitant ce village anodin situé du mauvais côté des Catskills, dans un environnement d'après-guerre, les Blum (moi-même, mon épouse Edith et ma fille Judith) subirent des affronts réguliers. Pour sûr, ces affronts n'avaient rien de la violence de la ville : ils étaient toujours ou presque plus passifs qu'agressifs, et ce qui nous aida à les supporter ne relevait pas tant d'une quelconque fortitude interne que de la pensée que nous n'étions pas Mme Johnson (notre femme de ménage qui venait une fois par semaine), ni aucun des employés de la fac affectés à la cafétéria, à l'entretien ou au jardinage – nous n'étions pas noirs ou, comme on le disait alors, des « gens de couleur », voire des « nègres ». (Edith et moi avons l'âge de ceux qui employaient l'expression « gens de couleur », tandis que la génération de Judith disait « nègre ».) Les boutades idiotes que lançait le type de chez Maytag en réparant nos appareils électroménagers, comme quoi ils ne nous avaient pas coûté bien cher, n'étaient – et ça n'échappait à personne, du moins pas à moi ni à Edith – que des armes singulièrement douces et inefficaces dans les annales de

l'antisémitisme, de sorte que les juger offensantes aurait été une marque d'indécence, un manque de respect adressé aux ancêtres. Après tout, les Grecs étranglaient bien les nouveau-nés juifs avec leur cordon ombilical ; les Romains écorchaient bien les sages à l'aide de brosses ou de peignes en fer chauffés à blanc ; l'Inquisition avait bien recours aux supplices de l'estrapade ou de l'écartèlement ; les nazis se servaient bien du gaz et du feu. Comparé à ces maux historiques, quel tort peut causer une blague telle que « Combien de Juifs peut-on caser dans une voiture ? », ou même un « youpin » ou un « sale youtre » soufflés d'une voix basse aux relents d'halitose ? Qu'est-ce que ça pouvait faire, quand je mettais notre racoleuse Pontiac au garage de Corbindale, si le vieux mécanicien couperosé sortait de la poche de son jogging une main couverte de graisse pour se saisir de mes billets, que je lui tendais car je devais le payer d'avance, tandis qu'il me caressait la tête en disant : « C'est quand que vous avez fait vérifier vos cornes la dernière fois ? » Plus fréquemment, ce qu'Edith et moi devions endurer, en tant que premiers Juifs installés à Corbindale, était une sorte de condescendance indéfectible et assez basique : cette impression que nous devions nous estimer heureux d'être là, tout simplement, que nous avons été admis et qu'on nous avait accordé un laissez-passer. On nous prenait de haut, on nous dédaignait, tolérait, étudiait.

Notre présence, pour certains, était une nuisance ; pour tous, une curiosité. L'opposition s'était surtout manifestée dans les premiers jours, lorsque le Club de Golf et Sports de raquette de Corbindale prétendait inlassablement avoir égaré nos formulaires d'inscription (et lorsqu'ils se mirent à solliciter notre adhésion, l'envie nous était passée), ou lorsqu'au moment des vacances de printemps mes collègues se mettaient inlassablement à défiler chez moi, prenant mes recherches universitaires pour un savoir-faire, et m'implorèrent de les aider à « déclarer » leurs impôts ; ou encore lorsque Edith et moi, au cours des soirées organisées durant la pause hivernale, étions inlassablement considérés comme des demeurés bavouillant, incapables de faire la différence entre les rennes Rudolph et Blitzen ou Donner, ne sachant pas davantage que faire de nos lèvres une fois que nous nous tenions sous le gui. Il est vrai que pour la première fête de Noël organisée par le département d'histoire de Corbin à laquelle nous avons assisté (l'année précédant les événements que je m'appête à rapporter), le directeur du département, feu le professeur George Lloyd Morse, m'avait demandé de le remplacer dans le rôle du père Noël, auquel il était habitué, et d'enfiler son costume pour distribuer les cadeaux : « C'est ma femme qui a eu cette idée de génie, l'inspiration lui est venue, bingo !, expliqua-t-il, à la pensée de votre barbe, une vraie barbe,

comme en avait son père... Ce qui était fréquent à son époque mais l'est de moins en moins de nos jours, c'est dommage, vraiment, parce qu'une barbe authentique c'est tellement plus digne et ça fait un bien meilleur effet qu'une barbe postiche... Je savais que j'avais bien fait de recruter un homme avec des favoris, et si en plus ça complaît à Madame... Sans parler du fait que si c'est vous qui nous faites l'honneur d'endosser le costume de ce bon vieux barbu, ça permettra aux gens qui célèbrent Noël dans l'unique but de prendre du bon temps de se lâcher un peu. » Je me souviens m'être trimballé ma taie-d'oreiller-en-guise-de-hotte remplie de minuscules coupe-papier, en substance de minuscules couteaux gravés du sceau (une corneille au vol abaissé portant un rameau d'olivier) et de la devise (*Petite, et dabitur vobis*) de la fac, qui n'arrêtaient pas de me cribler de stigmates à mesure que je les distribuais à l'assemblée, et puis il avait fallu rentrer à la maison cette nuit-là, toujours affublé du costume et du chapeau qui devaient être rendus le lendemain matin aux profs d'art dramatique, pour que le département de lettres puisse s'en servir à son tour dans le cadre de sa propre fête, et il avait fallu encore laver mes plaies ainsi que le talc qui me blanchissait la barbe – avant de me la raser complètement... (Avant que je ne poursuive, je pense qu'il serait bon de relever que lorsque j'ai commencé à enseigner à Corbin, la fac

venait tout juste de passer à la mixité et que le nombre total d'étudiant.e.s de couleur s'élevait à zéro. Or lorsque j'ai pris ma retraite, l'université comptait un Syndicat des étudiants africains *et* un Syndicat des étudiants afro-américains, une Alliance hispanique queer, et une Unité opérationnelle libre et sécurisée pour les droits des transsexuel.le.s avait été mise sur pied. Les cris de ralliement d'avant-match, qui dans le temps parodiaient des chants indigènes – le « cri de guerre iroquois », le « *banzai* d'Allegany » –, ont été proscrits ; quant à la statue représentant le fondateur de la faculté – Mather Corbin, un promoteur en lien avec Tammany-Hall et ancien caudillo du New York State Canal Board –, elle trôna longtemps sur le parvis sans aucun scrupule contextuel, mais arbore désormais à sa base une plaque interactive décrétant que l'esclavagisme et le mercantilisme tirant profit du péonage immigrant sont « incompatibles avec les valeurs de la faculté » et « problématiques ». Tous ces changements sont sans conteste remarquables, or il n'en demeure pas moins que les jeunes d'aujourd'hui se montrent plus susceptibles que jamais. J'avoue ne pas savoir comment interpréter ce phénomène, que j'ai ainsi cherché à aborder selon un biais « économique », me demandant si l'augmentation de la susceptibilité a pu entraîner une diminution de la discrimination, ou si la diminution de la discrimination a entraîné une augmentation de

la susceptibilité selon le moment, l'endroit et la façon dont les discriminations se manifestent. Ou, devrais-je plutôt dire, selon le moment, l'endroit et la façon dont la manifestation des discriminations est perçue par un corps-étudiant dont le penchant louable pour l'acceptation a nourri une culture du grief qui tout bonnement me répugne. Tant de mes anciens étudiants – surtout dans mes dernières années d'enseignement – ont su faire preuve de tolérance envers les fragilités et rancœurs psychosociales d'autrui, à tel point qu'ils en ont fini par devenir eux-mêmes intolérants et se muer en petits Torquemada, en jeunes Savonarole, trouvant à redire à la moindre remarque ou presque, voyant partout bigoterie et préjugés. Je n'ai nullement l'intention de rejouer les guerres de campus, ces batailles sanglantes pour l'égalité des droits qui débutèrent, comme le firent tant d'autres batailles cruciales sur le front des libertés civiles américaines, avec l'avant-garde juive. Et je n'ai sûrement pas l'intention non plus de donner l'impression que les étudiants d'aujourd'hui, pris individuellement, réagissent au quart de tour, ou prennent les choses de façon trop personnelle, voire sont de mauvaise foi quand il s'agit de reconnaître les bonnes intentions. Ou encore que la misogynie, le racisme, l'homophobie et ainsi de suite ont été complètement éradiqués de la vie sur le campus. Non, j'affirme simplement que pour ma génération, un Juif avait de la chance

de passer pour un blanc, que la couleur la plus ouvertement honnie était le rouge, que l'écriture inclusive n'était pas encore à l'ordre du jour, et que pour chaque minorité la mode, autant que la plus sûre des protections, était à l'assimilation – et sûrement pas à la différenciation.)

De toutes les frondes mollement armées et pseudo-fléchettes en caoutchouc dont Edith et moi avons été la cible à Corbin, la seule qui nous ait réellement blessés fut sans doute décochée – par surprise, par inadvertance – lorsqu'une autre demande me fut adressée par ce même directeur de département, le professeur Morse, qui me convoqua dans son bureau vers le début du deuxième semestre de l'année 1959, soit le semestre débutant ma deuxième année d'enseignement à temps plein à l'université Corbin. Tandis que je me rendais à mon séminaire d'histoire américaine (un enseignement de tronc commun obligatoire, encore aujourd'hui, s'ouvrant alors systématiquement sur les Pères pèlerins mais qui, de nos jours, s'ouvre plutôt sur la question de l'esclavagisme africain et une paume levée en hommage aux Amérindiens sénécas), je fis un arrêt à mon casier. À cette époque où les courriels n'existaient pas encore et où j'étais davantage obsédé par mon statut et mon avenir, j'avais pour habitude de vérifier son contenu plusieurs fois par jour, faisant sans cesse le crochet par ce mur de cases en bois avant et après chaque cours, chaque passage aux toilettes ou

chaque déplacement, peu importe la distance. Et si on avait besoin de moi ? Et si une urgence me passait sous le nez (ces messages estampillés « Urgent », tout en haut) ? Bien sûr, mon casier était généralement vide, ou tout au plus recevait-il les faveurs d'une maigre missive faisant office de *memorandum mundanum* : *cherchons quelqu'un pour encadrer club de débat Nations unies, si intéressé nous contacter svp...* Or cette fois-ci il y avait un pli, dactylographié sur une feuille à en-tête du département, adressé par le Pr Morse : « Rube », était-il écrit, dans ce mélange caractéristique de désinvolture et de pompe qui était le sien, « Auriez-vous l'obligeance de m'accorder un de vos créneaux aujourd'hui, je serais ravi que vous puissiez m'honorer de votre écoute. Puis-je suggérer mon bureau juste après votre dernier cours ? » Oui, vous le pouvez. Oui, monsieur, bien sûr, monsieur. Le ton n'avait rien d'une simple suggestion, mais tout d'une convocation. Encore maintenant, je ferme les yeux et je l'entends d'ici, le Pr Morse, de sa voix tonitruante, dicter son texte à Mlle (Linda) Gringling, sa secrétaire d'alors ; qui deviendrait, plus tard, sa seconde et ultime épouse. Ce n'était jamais bien difficile, soit dit en passant, de reconnaître la production de Mlle Gringling – ces missives qu'elle tapait sous la dictée et qu'elle signait au nom du Pr Morse –, au soin et à la précision qu'elle accordait à ses *M*. Les *M* de George ressemblaient quant à eux à un ample presbytère

prenant sous ses ailes le *o* et le *r*, voire souvent le *s* et le *e* également : la façon qu'il avait de signer signifiait, dans les faits, « vous êtes à moi, si vous êtes là c'est parce que je le veux bien, je vous tiens » ; tandis que les faux de Mlle Gringling avaient pour leur part tendance à respecter davantage les limites.

J'ai bien dû lire ce court message une dizaine de fois ce jour-là, cherchant à en percer le sens, à lire entre ses lignes, comme l'aurait fait un talmudiste ou un exégète de la Bible, ou encore un ado follement épris : qu'est-ce qu'il y a dans son cœur ? Qu'est-ce qu'il me veut ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Quelle catastrophe m'attend ? Mes angoisses juives sont sûrement éculées aujourd'hui – et peut-être l'étaient-elles déjà à l'époque –, mais ça n'entame en rien leur réalité. À un moment elles étaient bien réelles, ces angoisses. Et il leur est même arrivé, sans doute, d'être dignes d'intérêt. Je n'ai guère envie de tomber dans le piège qui consisterait à les balayer, ces névroses reçues en héritage, alors que leur banalité actuelle est due en réalité à la façon dont elles ont été représentées dans les livres, dans les films ou à la télé – dans les « médias » ; lorsqu'elle est due en réalité au manque de créativité chez ceux qui les ont véhiculées, ces angoisses, au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler. Le gosse de la ville que j'avais été avait tout juste rejoint l'équipe enseignante du département d'histoire et entamait la seconde de

ses deux années de stage préliminaire avant que ne tombe le verdict d'une éventuelle titularisation – c'est à ce titre que j'incarnais le cliché du Juif aux mouvements mal coordonnés, celui qui, bouffi et hypertendu, par-dessus tout rongé d'inquiétude, pour ne pas dire qu'il carburait à la crainte, intellectualise toujours tout et se rabaisse en permanence, celui-là même qui avait fait le succès exorbitant, tant sur le plan financier que sexuel, d'un Woody Allen, par exemple, et de tant d'autres écrivains juifs-américains qui s'étaient complu à le ridiculiser (Roth dans la génération suivant la mienne, Bellow et Malamud dans la génération la précédant). Ce souvenir m'est encore parfois pénible à certains égards, mais je fais partie de cette cohorte ayant enseigné à l'Amérique le sens des mots *schlemiel*, *shlimazl*, *nebbish* et *klutz* ; cruche rondouillarde remplie de culpabilités et d'investissements psychologiques filtrés à l'humour noir, le genre hirsute, sudatoire, sébacéen, compliqué de complexes, et craignant sans cesse le faux pas, craignant sans cesse de dire ce qu'il ne faut pas, de porter la mauvaise cravate, ou d'arborer une pince au lieu d'une épingle, d'exhiber des manchettes au lieu de simples boutons, de porter du madras lorsque le velours côtelé est à nouveau de saison, ou, pire que tout, de confondre quelque chose d'aussi élémentaire que l'ordre dans lequel les États avaient été admis dans l'Union... Delaware, Pennsylvanie, New Jersey... Tandis

que je suivais les étudiants de mon séminaire dans la foule aux couleurs écarlates de l'université, j'en égrenais le chapelet, décomptant chacun telle une perle apaisante : Géorgie, Massachusetts, Connecticut ? Ou bien Géorgie, Connecticut, Massachusetts ?

Mlle Gringling me fit entrer dans le bureau du Pr Morse et s'attarda un instant dans l'encadrement de la porte pour recevoir sa commande de boissons, la commande qu'il lui passait pour nous deux : « Deux Gimlets, Linda. Oui, je crois que l'heure est aux Gimlets. » Notons à nouveau ce changement : il était une fois d'aimables et honnêtes secrétaires d'âge mûr, aux compétences certaines, comme Linda Gringling, dont le métier consistait à noter ce qu'on leur dictait, à programmer des réunions et à préparer des cocktails pour des historiens de métier, or parfois le Pr Morse souhaitait un Gin Fizz à base d'alcool de prune, ou un Gin Tonic, et parfois, en mode Gimlet, qui avait valeur pour lui de subjonctif, le citron devait remplacer le citron vert. Mlle Gringling pressait l'agrumes elle-même et il arrivait en conséquence que la correspondance du Pr Morse – comme le petit mot que je plaçai maintenant sur son bureau – ait une légère senteur d'agrumes.

Comme si je rendais une autorisation parentale du temps où j'étais élève, ou à l'armée, je glissai un coin de son message sous le boulet de canon, cet horrible machin sphéroïde tout grêlé qui était posé sur son bureau et ressemblait à un

crâne étréci, trophée rapporté par une tribu de plomb chasseuse de têtes. Il s'agissait des seuls objets ornant son bureau : ce presse-papier-boulet-de-canon et, maintenant, ma notule. Le Pr Morse était assis dans son fauteuil, se penchait en arrière, étirant son immensité.

« Toute la journée je me suis dit, tu attends que Rube soit là pour boire un verre... Tu attends que Rube soit là...

— Toutes mes excuses, Pr Morse.

— Rube, j'ai bien failli ne pas résister.

— Je sors tout juste de cours, je suis venu aussi vite que j'ai pu.

— Mais vous n'êtes toujours pas assis... et vous ne m'appellez toujours pas George... »

Je n'ai jamais été un grand buveur, mais je dois dire que l'heure du cocktail me rassurait. Personne ne s'était encore fait renvoyer de Corbin à l'heure du cocktail.

En un geste théâtral, le Pr Morse ouvrit le couvercle de son boulet de canon : à l'intérieur de cette chose, dans sa caboche évidée, était rangé tout son attirail de fumeur. L'intérieur de la boîte crânienne, une fois ouverte, faisait office de cendrier, et lorsque nos boissons arrivèrent, nous passâmes à l'allumage. J'avais fumé des cigarettes dans ma jeunesse puis des cigares durant mon service, mais c'est Corbin qui me fit passer à la pipe. Quoique le Pr Morse eût tendance à alterner entre une calebasse en journée et une longue en soirée, pratiquement tout le monde au département optait pour la

néogène, droite ou courbe, à l'exception du Pr Hillard qui, lui, laissait pendouiller son épi de maïs desséché. Ma pipe était une néogène, ni aussi droite que certaines, ni aussi courbe que d'autres. Avec le recul, je me dis que ce n'était guère plus qu'une vaine tentative pour me fondre dans la masse : boire le gin servi par Mlle Gringling, fumer le burley doux-épicé qui me brûlait la gorge et me piquait les yeux et m'embrumait la tête entre les deux, tandis que mon corps se parait de costumes dont le tartan arborait des carreaux aussi larges que les montants de la fenêtre, dans des coloris jaune-orangé aussi vifs que ceux de l'automne au-dehors.

Le Pr Morse était un historien jovial dont le travail, somme toute correct, portait sur l'apogée de l'Empire britannique – ou son siècle dit impérial (v. 1815-1914) –, et officiellement nos relations étaient de l'ordre de celles unissant capitale et colonie : tout empreintes de diplomatie et d'une vigoureuse cordialité. Je savais quel était mon rang et je savais pourquoi j'avais été recruté, ce qui me fut toujours d'une grande aide. Le Pr Morse était le chef monarchique et moi, sa liaison loyalosémite doublée de l'espion lâché au milieu de mes collègues américanistes du département d'histoire à Corbin. Avec mon esprit d'initiative, tout juif, et ma volonté d'impressionner, toute juive elle aussi, je devais lui prêter mes yeux et mes oreilles dans cet hémisphère

incompréhensible, afin de l'aider à maintenir mes collègues du Nouveau Monde dans des latitudes réglementaires, en mettant suffisamment d'ardeur dans mon travail pour entretenir leur productivité et en montrant juste ce qu'il fallait de scrupules pour nourrir leur honnêteté. On notera aujourd'hui encore, des dizaines d'années après le règne du Pr Morse, que Corbin excelle dans le champ des études américaines, quelle que soit l'aire qu'on leur accole au gré des traits d'union, mais demeure loin à la traîne lorsqu'il s'agit d'étudier ce que le Pr Morse, et pas seulement lui du reste, appelait « le Continent ». Évidemment, les étudiants prennent aujourd'hui ceci pour un signe de libéralité caractéristique du département – sa volonté d'évoluer –, mais la vérité est nettement moins reluisante. La vérité, la voici : le Pr Morse n'a jamais garni ni grossi ses rangs européenistes car il ne supportait pas la concurrence. L'Europe était sa chasse gardée (des cartes, version Ptolémée et Rand McNally, occupaient le mur entier de son bureau, face à la fenêtre) ; les avant-postes de chaque empire européen, envahis, occupés, annexés et partagés, lui appartenaient tous, ainsi qu'à une poignée de potes médiocres qu'il laissait entrer dans son sérail et qui savaient, aussi bien que lui, qu'ils n'avaient pas les armes scolastiques nécessaires pour se défendre en cas de mise au défi. C'était la facette du Pr Morse qui me déroutait le plus : cet homme avait conscience

de ses limites mais n'en éprouvait aucune honte. Il s'en fichait. Il arborait sa médiocrité en toute légèreté, presque avec fierté, comme la robe transparente d'un universitaire qui, en dessous, endossait le rôle à nu d'un administrateur. Sa complaisance d'homme issu d'une souche anglo-saxonne blanche et protestante était stupéfiante, du moins à mes yeux, ceux de l'enfant qui, ayant grandi dans le Garment District de New York, était devenu un angoissé chronique. De nos jours, on dirait sans doute que sa condition relevait du privilège. Ce calme total, cette confortabilité totale, cette capacité, absolument imperturbable, à la décontraction sous un corset dermique blanchi à sec – tout cela provenait d'un emmaillotage, à la naissance, dans l'argent, les bons au porteur et les certificats d'action, un patrimoine affûté à la Groton School, à Yale et à Harvard. Cela étant, je ne voudrais pas donner l'impression de le rabaisser, car dans toute son aisance, dans toute sa simplicité et son aisance, le Pr Morse m'a appris une leçon importante. Ce qu'il m'a appris, c'est que ce côté Monsieur-je-sais-tout-et-j'ai-peur-de-rien qui avait fait de moi un vrai petit morveux dans ma jeunesse, et surtout dans mes années d'études, me handicapait pour de bon en tant que prof. Maintenant que je me retrouvais littéralement tête de classe, je pouvais enfin arrêter de me comporter comme ce gosse qui voulait toujours en mettre plein la vue. En clair, je devais poursuivre mes

recherches, continuer d'écrire et de publier tel un derviche en herbe ayant le feu aux fesses, mais en aucun cas je ne devais m'acharner ni même laisser transpirer ne serait-ce qu'une once d'ambition aux yeux de quiconque. J'étais désormais un gars de Corbin, du moins fallait-il que je le prétende. J'avais réussi, ou alors il fallait que j'apprenne à faire semblant d'avoir réussi en prenant une plus ample respiration. C'était, pensais-je alors, ce que le Pr Morse s'efforçait de me faire comprendre en me resservant verre sur verre – quoique : ce type, il est vrai, aimait bien picoler. Il descendit son Gimlet et tira sur sa calebasse. Dans son affable vastitude, il était à deux doigts d'incarner un père Noël bien plus ressemblant que le mien, ce bon vieux Santa en personne, enjoué bien que glabre désormais, son crâne chauve semblable à la citrouille abandonnée devant Fredonia Hall pour y mûrir au-delà du raisonnable ; une étrange citrouille, verruqueuse et toute biscornue, cramoisie de vaisseaux rouges éclatés et de mouchetures capillaires écarlates, le tout sous les pelures de givre qui l'enveloppaient.

J'en arrive maintenant au moment du récit où commence pour de bon le dialogue – la première et véritable portion de dialogue, de personne à personne, qui ne se contente pas simplement d'un *coucou*, *lapinou*, ni d'un *ça gaze*, ni même d'un *prenez place dans ce fauteuil merdique* dont on se passerait volontiers... Et

donc, avant de l'aborder, j'aimerais clarifier ma position. Les guillemets, ces fameux chevrons – ou, comme ont pu les appeler certains de mes étudiants à travers les années, les *galons de caporal* ou les *bras sur les hanches*, voire, ouvrez-les-guillemets, *ces toutes petites flèches riquiqui qui permettent de savoir qui parle*, fermez-les-guillemets –, les guillemets, donc, sont sacro-saints pour l'historien. Dans les écrits universitaires, la citation est le gage, le sceau, simplement ou doublement frappé, qui garantit le caractère factuel et certifie que « ces mots ont été écrits ou prononcés par quelqu'un d'autre que moi, parole de scout ». Or dans la mesure où la parole d'un scout ne suffit jamais, chaque citation se voit traditionnellement doublée d'une mention qui stipule que « les sceptiques pourront aller vérifier, l'auteur le voici (nom de famille donné en premier), suivi du titre de son livre (en italiques) et du numéro de page, espèce de flemmard, et maintenant y a plus qu'à vous rendre à la bibliothèque la plus proche et m'emprunter, non mais ». Parce que j'ai passé ma vie à suivre de tels préceptes, je rechigne à m'en affranchir, même s'il n'existe aucune archive susceptible de me contredire, même si je suis la seule source existante. Dans ce qui va suivre, je m'efforcerai donc de n'exprimer que ce qui me fut exprimé, et ce, mot pour mot, autant que me le permettra ma mémoire ; et je rappelle ici que, contrairement à la plupart des

écrivains qui contreviennent au caractère sacré de la citation – et contrairement à tous ces religieux qui ont le toupet de mettre des mots dans la bouche de Dieu –, je ne fais que retracer des événements auxquels j’ai assisté, et je précise en outre que le temps qui s’est écoulé entre ces événements et l’instant présent est considérablement plus court que, disons, le laps de temps séparant la Création de l’univers et l’Exode hors d’Égypte, voire plus court encore que le laps de temps entre le ministère du Christ et l’écriture des Évangiles composant le canon.

Bref, notre conversation s’ouvrit là-dessus : la bibliothèque de la faculté et le théâtre au lycée. Et s’il me fallait produire ma propre note vérificatoire, j’ajouterais un petit astérisque à côté des deux sujets avant d’écrire : « Cf. chaque conversation que j’ai pu avoir avec le Pr Morse, qui toutes s’ouvraient sur le thème de ma femme à la bibliothèque de la faculté, et sur celui de ma fille et le théâtre au lycée. » *Ibid. Ibid. Ibid. Ibid.* Quelqu’un dans l’enfance du Pr Morse avait dû lui dire que la chose polie à faire si on souhaitait avancer dans ce monde (dans *son* monde) consistait à mémoriser un fait marquant, et un fait seulement, relatif aux membres de la famille de vos collègues, de sorte qu’en voyant ce collègue, ou en voyant les membres de sa famille, vous puissiez, à la seule mention de ce fait marquant, leur paraître prévenant et impliqué.

Il demanda : « Alors comment s'en sort Edith dans nos collections aussi grandioses que chaotiques ? » ; mais au lieu de lui répondre « bof-bof », ou « ils ne l'emploient toujours qu'à temps partiel », ou encore « ils ne l'emploient toujours que pour remettre des livres en rayon », voire « eh bien en fait elle a l'impression de se faire punir par ses supérieurs, qui voient dans ses propositions d'étendre les horaires de la bibliothèque et d'accorder la possibilité d'emprunter au public extérieur, au-delà des seuls membres de la faculté, des mesures "controversées" et le "summum de l'arrogance" » ; au lieu de répondre quelque chose allant en ce sens, je dis juste : « Ça va. »

Le Pr Morse passa ensuite à Judy, qui, l'année précédente, alors qu'elle débarquait mystérieusement au lycée de Corbindale, s'était fait localement remarquer en décrochant le rôle principal dans des productions de Gilbert & Sullivan et de Shakespeare, de sorte qu'il l'appelait parfois Juliette, par exemple : « Comment se porte la belle Juliette ces jours-ci ? Elle était fantastique dans *Le Mikado*.

— Merci, répondis-je. Elle va bien.

— Elle est en quelle classe, maintenant ?
Première ?

— Terminale. Première de sa classe. Avec un peu de chance, elle finira major de sa promotion.



13676

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 4 décembre 2022*

Dépôt légal décembre 2022
EAN 9782290384442
OTP L21EPLN003416-553947

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion